



Jean-Claude Vareille

## L'Homme masqué, le justicier et le détective

Presses universitaires de Lyon

---

## Avant-propos

---

DOI : 10.4000/books.pul.1508  
Éditeur : Presses universitaires de Lyon  
Lieu d'édition : Presses universitaires de Lyon  
Année d'édition : 1989  
Date de mise en ligne : 5 novembre 2019  
Collection : Littérature & idéologies  
ISBN électronique : 9782729710132



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

VAREILLE, Jean-Claude. *Avant-propos* In : *L'Homme masqué, le justicier et le détective* [en ligne]. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1989 (généré le 26 mars 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pul/1508>>. ISBN : 9782729710132. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pul.1508>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2020. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

# Avant-propos

---

- 1 Ce travail est le fruit d'une dizaine d'années de recherches. Lorsque, vers 1976-1977, nous avons commencé à nous intéresser à l'immense domaine de la littérature dite « populaire » ou du roman policier, le terrain était à peine balisé encore. De ce domaine gênant, on trouvait commode de se débarrasser en le parquant et circonscrivant dans les bas-fonds nauséabonds de la para ou de l'infra-littérature ; et même la décade prémonitoire de Cerisy, en 1967, s'intitulait « Entretiens sur la paralittérature ». Depuis, les choses ont bien changé : en une décennie se sont multipliés thèses, essais, colloques, articles, expositions, centres de recherches universitaires tant en France qu'à l'étranger, associations d'amateurs passionnés. Le roman populaire et le roman policier ont été remis à la place qui leur est due – et cette place est essentielle pour qui veut comprendre l'évolution et des mentalités et des formes romanesques.
- 2 C'est dans cette triple optique (étude de l'idéologie immanente à un type de pratique textuelle – étude du caractère esthétique de cette pratique – remarques sur l'évolution de l'une et de l'autre) que se placent les analyses qui suivent.
- 3 Il arrivera à certains chapitres de s'appuyer sur telle ou telle œuvre particulière : *Le Fils du Diable* de Paul Féval, *Chéri-Bibi* de Gaston Leroux, *Fantômas* d'Allain et Souvestre. Cependant, dans chacun de ces cas, cette œuvre servira de tremplin pour l'exploration d'un problème idéologique ou esthétique dont elle ne constituera qu'une illustration préalable.
- 4 Ce travail n'est pas un travail d'histoire littéraire. Il ne s'est pas agi pour nous de dresser un catalogue d'auteurs, ni même d'étudier les innombrables flottements du concept de littérature populaire, ni encore de décrire minutieusement les étapes de l'évolution d'un support. Compte tenu de l'immensité du *corpus*, cet ouvrage se présente comme une série de *sondages* et d'*analyses* s'intéressant *d'emblée* à la relation de réversibilité qui unit un fonctionnement et une idéologie, une structure et un imaginaire, une écriture et une rêverie.

\*\*\*

- 5 Nous entendons par romans « populaires » ceux qui se sont adressés ou ouverts à de nouvelles couches de lecteurs, les ouvrages que, dès les années 1830, on appelait

« romans de la portière » ou « pour femmes de chambre », étant entendu que toutes les formes de transition sont possibles. Encore mal différenciés des « autres » sous la Monarchie de Juillet, car c'était bien l'ensemble du genre et son essor prodigieux que contestait la critique académique, ils acquerront une autonomie de plus en plus grande à partir du Second Empire avec l'avènement de la « série » et l'apparition des journaux-romans. L'aube du XXe siècle avec les collections à bon marché des éditions Fayard, Tallandier, Ferenczi, Laffitte et autres, et les tirages records des journaux marque sans doute une sorte d'âge d'or du genre avant que ne se fasse sentir la concurrence du cinéma puis de la télévision, qui briseront le monopole sans tuer le phénomène.

- 6 Nous n'entrerons pas dans une tentative de définition, bien souvent aléatoire, des catégories et sous-catégories. C'est pourquoi nous mènerons de *front* l'étude du roman populaire et du roman policier, voyant dans le second une simple spécification et un développement du premier : ici comme là en effet se trouve active la grande structure canonique méfait/réparation du méfait, et c'est une évidence plate que de constater que le Détective/Policier prend la suite du Vengeur/Redresseur de Torts. Ce glissement imperceptible d'une dominante à l'autre (avant sans doute la spécialisation imposée par les collections et les exigences du marché pour l'édition) explique la place que nous accordons à Emile Gaboriau : secrétaire un temps de Paul Féval, créateur attiré du roman « judiciaire », inspirateur de Doyle, de Leblanc, Leroux, Allain et Souvestre, il nous a semblé un point d'aboutissement et une origine, de toutes façons un carrefour.

\*\*\*

- 7 La critique littéraire ne saurait prétendre à une pure *objectivité*, quelle que soit sa rigueur, car elle a pour objet d'étude un *discours*. Elle est donc dialogique ; et si, dans un dialogue, chacun des interlocuteurs possède ses positions propres, celles-ci ne sont pas l'igées. Elles changent en fonction de l'opportunité et des circonstances, ou simplement du point de vue adopté. Au cours de la longue familiarité que nous avons entretenue avec quelques œuvres « populaires », nous avons constamment alterné entre une *permanence* et une *évolution*. On trouvera donc dans les études qui suivent et qui gardent la forme très libre de l'essai, *des échos* et *des reprises* sur quelques idées qui nous sont chères même si elles ne nous appartiennent pas en propre (l'écriture conjointement comme signe de l'Histoire et recherche artistique, le texte comme processus interminable, l'opposition entre une esthétique de la profondeur et de l'être et une esthétique carnavalesque et ludique) ; on y trouvera aussi des *contradictions* ou à tout le moins des *différences* d'accentuation et de point de vue. Plutôt que d'effacer les unes et d'atténuer les autres, nous avons préféré les garder – car ils sont les signes d'une recherche vivante, prise sans sa continuité et dans ses hésitations. Ces essais en effet ne proposent aucune *synthèse* ou *conclusion* pseudo-définitive : ils constituent simplement des coups de sonde dans un domaine immense.